

Vision naïve de la médecine

Septembre 1993

**Le GROUPE SOCIUS
A pour raisons d'être
De mener des recherches...**

**Cette finalité a pour but d'orienter
Notre travail d'Homme.**

On ne parle bien... que sur des sujets que l'on ne connaît pas bien.

De cela viennent cette aisance et cette facilité qui font le charme de ces discussions qui commencent par : "Si j'étais au gouvernement..." Suivent toutes sortes de propositions brillantes, évidentes, frappées au coin du bon sens. En un quart d'heure, au plus, l'orateur du Café du Commerce offre les bases d'une solution aux problèmes qui font pâlir des ministres, des industriels et des financiers et toutes leurs équipes d'experts.

Ces discussions là se font trop rares de nos jours, soit au café, soit dans les familles, parce que les journalistes sont devenus des spécialistes de la chose, il y exercent un monopole de fait.

Socius prétend ici leur faire concurrence, mais avec une audace plus grande.

Les journalistes parlent aux foules, majoritairement ignorantes d'un problème particulier.

Tandis que nous, nous prétendons parler de ce que nous ne connaissons pas à ceux qui connaissent bien le sujet : nous parlons de médecine aux médecins.

Cela nous rassure, parce que nous ne risquons pas de duper notre public. Mais quel est le but de cet exercice ? Quelle peut en être l'utilité ?

Un médecin connaît la médecine : il en vit tous les jours les possibilités et les problèmes. Justement, tout est là ! Chaque détail est pour lui lourd de sens, il ne peut l'oublier. Pour un médecin, un chirurgien, un professeur, un chercheur, le sens fourmille, les informations sont infinies, les problèmes dévoilent toute leur complexité, les possibilités se croisent, s'annulent ou se renforcent. Tout cela, vu du dehors, est beaucoup plus simple. C'est cette simplicité que nous apportons, c'est à dire le point de vue du Candide. Par rapport aux discussions du Café du Commerce, nous cherchons en plus la modestie qui convient à l'ignorance, l'attitude d'écoute qui convient à celui qui veut apprendre. Mais nous revendiquons la simplicité et la vision d'ensemble, le regard de celui qui voit de loin, qui ne saisit pas les détails, mais accède au paysage, ce paysage caché à ceux qui en font partie, uniquement parce qu'ils sont dedans.

A leur niveau supérieur, le savoir et la science n'ont jamais nié les réalités les plus simples, les évidences.

Nous savons bien que c'est la précision et la maîtrise du détail qui permettent d'agir, mais vous savez aussi que c'est la vision d'ensemble qui donne l'orientation, la raison d'agir, la motivation et la rationalité.

Tel est notre propos. Nous essayons donc de faire parler en premier trois voix qui représentent respectivement :

- ceux qui ne sont ni médecins ni malades,
- ceux qui collaborent tous les jours avec la médecine,
- ceux qui appellent le médecin.

C'est-à-dire, les simples citoyens, les scientifiques et les malades.

Première étape : Simplifier pour voir.

Pour un Français anonyme, la médecine c'est le Corps médical : médecins, infirmières, ambulanciers, dentistes et, en collaboration, la Sécurité Sociale, les Mutuelles, etc.. C'est aussi tout un ensemble d'équipements et d'institutions : l'hôpital, le cabinet du médecin, les infirmeries, les Facultés, les bibliothèques, les laboratoires...

Pas de problème : on sait très bien ce qu'est la médecine. C'est à dire que la médecine est définie tous les jours par la société dans laquelle nous vivons et comme une de ses institutions majeures, identifiée, codifiée, réglementée, payée.

On sait aussi très bien ce qu'est la médecine, quand on passe de la bonne santé à la maladie, ou de la maladie à la bonne santé. Tous les problèmes théoriques s'effacent devant une rage de dents, un cancer ou une jambe brisée, devant tous ces problèmes de santé qui nous rejettent aux limites de la vie "normale", jusqu'aux limites de la vie elle même. La médecine est une des manifestations essentielles de la solidarité et de la cohérence d'un peuple.

Les scientifiques aussi, identifient simplement la médecine. Ils distinguent diverses familles de

sciences : physique, chimie, mathématiques, biologie, etc..

Dans la biologie se placent, entre autres, la zoologie et la phyto-biologie, pour étudier séparément les plantes et les animaux.

Dans la grande famille de la zoologie, on étudie les mammifères, et parmi eux, l'homme.

Spécialement développée puisqu'il s'agit de nous mêmes, l'étude biologique de l'homme a permis de rationaliser, de développer une activité scientifique, chargée de contrôler et d'agir en tout domaine concerné par l'hygiène, la santé et la maladie des hommes et de leurs collectivités.

Et voilà, à nouveau, la médecine.

En respectant l'approche professionnelle propre aux médecins, c'est ainsi que nous nous proposons d'approcher la médecine :

1 - Située par la société comme une institution,

2 - informée par la science et par une expérience reconnue, comme une discipline à part entière,

3 - réclamée par les malades et les bien portants comme le plus noble des services.

La médecine est donc, chaque jour :

1 - Définie par la politique et par la loi, financée par la société et par les citoyens,

2 - affirmée et approfondie par une recherche qui confronte science et valeurs,

3 - reconnue par les malades comme une des manifestations les plus importantes de la science et de la solidarité.

Comme pour un policier ou un maître d'école, comme pour un ministre ou un député, comme pour un fonctionnaire ou un juge, l'appartenance à une institution donne au médecin une situation particulière vis-à-vis des autres citoyens, tandis que la plupart des professions n'ont de compétence que vis-à-vis des choses et des objets, des plantes ou des animaux. La place ainsi donnée à la médecine par ceux qui ne sont pas médecins, permet au médecin un rapport unique vis-à-vis de l'Homme et des hommes.

Le médecin "ordonne" comme un souverain, conseille comme un sage. Il prescrit, autorise, interdit, réglemente. Il a le double visage de la puissance et du savoir : Il secourt, guérit, permet de vivre, condamne, désigne les dangers.

Pour la science et la technique, c'est un acteur essentiel, dont les demandes passent avant toutes les autres, pour qui on travaille en priorité, dont les exigences sont les plus rigoureuses, à qui on ne peut rien refuser. La médecine est aussi un des clients les plus riches et celui dont la satisfaction est la plus importante pour une image de marque, celui, enfin, dont les questions sont les plus intelligentes et motivantes pour la recherche scientifique.

Pour la société, c'est un roi qui n'est jugé que par ses pairs et le budget de la médecine égale celui de l'Etat.

Pour un malade, c'est à la fois un père, un prêtre, un ami, celui qui doit être là dans les moments difficiles. C'est aussi un grand savant : celui qui doit dire la vérité, sans se tromper, celui qui a la responsabilité d'utiliser les possibilités des techniques modernes : c'est une source de profit éventuel, pour un industriel, c'est un devoir et un droit pour le médecin !

Une situation aussi éminente fait ombre, beaucoup d'ombre... Il ne faut pas s'en étonner.

Les problèmes et l'ignominie ou la gravité des accusations que supporte le médecin, sont à la mesure de son importance réelle ou supposée. Pour y échapper tout à fait, il doit se placer au dessus du commun des mortels, par la sagesse et le désintéressement, par un professionnalisme sans faille, par un esprit d'équipe d'une rare qualité.

Il est considéré comme responsable et inexcusable ; à la moindre faiblesse de sa part, son autorité et ses privilèges semblent insupportables et abusifs.

Les prix de ses services semblent normaux quand il soigne et guérit, ils deviennent des "charges" pour ceux qui ne mesurent pas par eux mêmes l'importance de son action pour l'individu, la rentabilité de son travail pour la collectivité.

Le médecin porte un poids immense dont on parle peu : il côtoie chaque jour la mort avec ses cortèges de souffrances et de déchéances, cet échec final et total qui nous concerne tous et auquel nous préférons ne pas trop penser. Non seulement on lui interdit d'être blasé ou trop sentimental en face de tragédies quotidiennes, mais en plus, on lui fait porter aussi bien des problèmes qui ne le concernent pas : les drames psychologiques, les limites des possibilités économiques, des problèmes juridiques ou judiciaires, des questions d'éthique, toutes sortes de questions qui font bégayer les philosophes, les prêtres ou les hommes d'Etat et qu'on lui demande de trancher, sans qu'elles soient de son ressort, sans tenir compte de son opinion personnelle, sans qu'on lui donne toujours un conseil clair.

On demande au médecin de savoir dialoguer avec son malade, mais est-ce que la société dialogue avec ses médecins ?

Hypocrite et utopique, la définition de la santé par l'OMS, ferait de la Médecine un gouvernement mondial dont toutes les autorités finiraient par dépendre : "Santé, état complet de bien être, physique et moral..." Mais s'il existe un pouvoir Législatif, un pouvoir Judiciaire, il n'y a pas de pouvoir Médical et notre Ministère de la Santé est bien loin d'oser porter publiquement une définition de la santé et du droit à la santé et de parler au nom des médecins : il prétend plutôt parler aux médecins au nom des citoyens et du pouvoir politique.

Deuxième étape : Simplifier pour travailler.

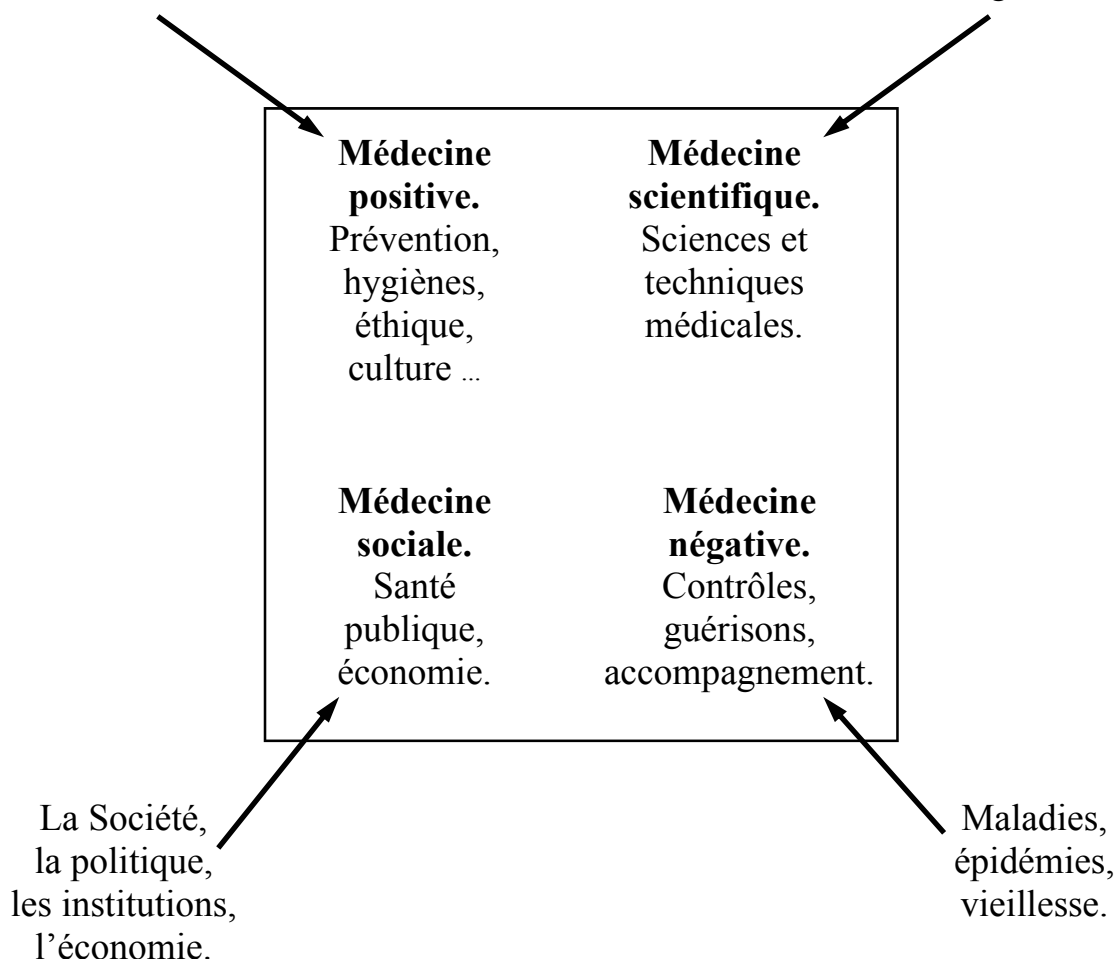
Pour travailler, nous avons jugé pratique de franchir un pas de plus dans le chemin de la simplification. Nous avons dessiné trois schémas.

Bien sûr, ces schémas peuvent être facilement critiqués, si on veut en faire des descriptifs, plus encore si on prétend en faire des synthèses. Ils nous semblent utiles pour faire surgir et classer des séries de questions, sans nous perdre par des discours infinis : comme une équation mathématique, un schéma, un symbole, un graphique, sont obligés d'être limités, globaux.

SCHEMA N° 1 Les 4 médecines

L'homme, sa culture,
sa conscience,
sa liberté, ses choix.

La Science, pensée maîtresse,
Les connaissances multiples,
Le Progrès.



Ce schéma pose les questions qui suivent les différents exercices de la médecine, dont la distinction est antérieure à leur synthèse dans la responsabilité d'une profession unique.

Médecine positive.

Nous avons placé sous ce titre, tout ce qui concerne la gestion, la conservation, la protection de l'état de "bonne santé".

C'est la prévention et l'hygiène. C'est aussi la prévoyance et toutes les épargnes, toutes les assurances que l'on paye tant qu'on participe à la vie active, en prévision des jours où l'on ne pourra plus payer. C'est encore toute une série de choix dans les modes de vie : habitat, alimentation, conditions de travail, sports, éducation des enfants, etc..

C'est une culture : celle du "mens sana in corpore sano."

Les questions fusent, et elles sont graves.

- Pourquoi la prévention est-elle si peu développée, si peu financée, alors qu'elle est la pratique la plus rentable ?
- Dans quelle mesure peut-on accepter que des comportements habituels aillent à rencontre des prescriptions médicales les plus importantes ? L'usage des drogues est l'exemple médiatisé, mais il y en a bien d'autres : un siège anti-vibrations efficace coûte plusieurs dizaines de milliers de francs.
- Pourquoi tous les camions n'en sont-ils pas équipés, puisque les problèmes de santé des chauffeurs professionnels coûtent beaucoup plus cher ?
- A l'inverse, jusqu'où peut-on aller dans la condamnation de l'alcoolisme, du tabagisme ou des drogues dures, sans heurter les choix culturels qui fondent notre liberté ? Si on respecte la liberté, comment être efficace ? Comment faire la part du feu ?
- Pourquoi n'existe-t-il pas un véritable enseignement de la santé dans l'école publique, alors qu'on va demander aux adultes un comportement intelligent dans ce domaine, alors que les modes de vie se choisissent et s'installent dès l'enfance et l'adolescence ?
- Est-ce lié au fait qu'il n'existe pas de définition pratique et publique de la santé ? N'y a-t-il pas une défaillance très grave ?

Médecine sociale.

Ici, nous considérons les pratiques médicales du point de vue de la collectivité.

- Pourquoi parler sans cesse des dépenses de la médecine et jamais de sa rentabilité ? Prévention et guérison, maintien d'un haut niveau de santé publique, représentent des conditions de base pour la rentabilité du travail. Pourquoi n'est-ce pas estimé, alors que les dépenses médicales figurent au PNB et que toutes sortes de comparaisons et de mesures sont possibles pour estimer la rentabilité de la médecine ?
- Pourquoi le statut de la Sécurité Sociale est-il si ambigu ?
- Pour quelles raisons les deux seules caisses bénéficiaires - celles d'Alsace - ne sont-elles pas considérées comme des modèles, mais au contraire, comme des exceptions à faire disparaître ?
- De quelle façon l'Etat peut-il se mêler de médecine sans violer nos libertés fondamentales ?
- La décentralisation et la privatisation doivent-elles concerner la médecine ?
- Doit-on instaurer peu à peu un Pouvoir Médical, dans l'optique démocratique de la séparation des pouvoirs, qui nous conduit à ajouter une indépendance des banques centrales - Pouvoir Financier - aux trois pouvoirs classiques, tandis que la liberté de l'information est en train de constituer, elle aussi, un pouvoir séparé, déjà nommé comme le Quatrième Pouvoir ?
- Pouvoir Médical ? Utopie ? Mais qui parle au nom de la médecine ? Qui est responsable des choix de base ? Qui peut les faire et les justifier ? Est-ce possible sans l'exercice d'une responsabilité particulière ? Si oui, par quels dialogues ?
- Dans quelle mesure, de quelle façon, les pays bien équipés peuvent-ils aider les pays médicalement sous-développés ?

Médecine scientifique.

C'est certainement le secteur qui fonctionne le mieux, car la pensée scientifique et ses méthodes dominent aujourd'hui l'ensemble de nos connaissances et nos activités essentielles. Ce secteur pose donc des questions assez rares, subtiles, rarement débattues au fond sur la place publique malgré leur grande importance.

- Quelles sont les frontières qui séparent la médecine comme science, comme profession libérale, comme institution officielle ?
- Comment gérer les faits qui relèvent d'une médecine à deux vitesses qui se développe en fonction du prix des techniques les plus récentes ?
- L'homme doit-il être considéré, biologiquement, comme un animal ou comme un être à part du fait du développement de son état de conscience ? Comment apprécier la distance entre ces états de conscience et les faits qui relèvent de la biologie ?
- Si beaucoup d'états pathologiques et de guérisons sont conditionnés par la psychologie, comment exploiter cette piste et ne pas l'abandonner aux amateurs et aux charlatans ? Comment intégrer la psychologie dans la médecine sans perdre la rigueur et les avantages des méthodes scientifiques ?
- On ne peut utiliser médicalement toutes les possibilités scientifiques, ni dans la thérapie, ni dans l'expérimentation. On ne peut pas continuer indéfiniment à choisir au coup par coup, étant donné la rapidité des progrès scientifiques. Les orientations nécessaires ne peuvent venir des médecins seulement : ce sont des choix culturels qui concernent toutes les instances de notre société. Quand et comment initier les dialogues : encore une fois, qui parlera publiquement au nom de la médecine et des médecins ?

Médecine négative.

Nous groupons sous ce titre, toutes les actions médicales dont le but est de faire disparaître tel ou tel état pathologique, ou bien accompagner des catastrophes inévitables, qu'il faut gérer et rendre supportables pour les malades et pour la collectivité.

C'est dans ce domaine d'urgence et de souffrance que la médecine s'est historiquement enracinée.

La difficulté des questions qui se posent ici vient en partie de leur forte coloration affective.

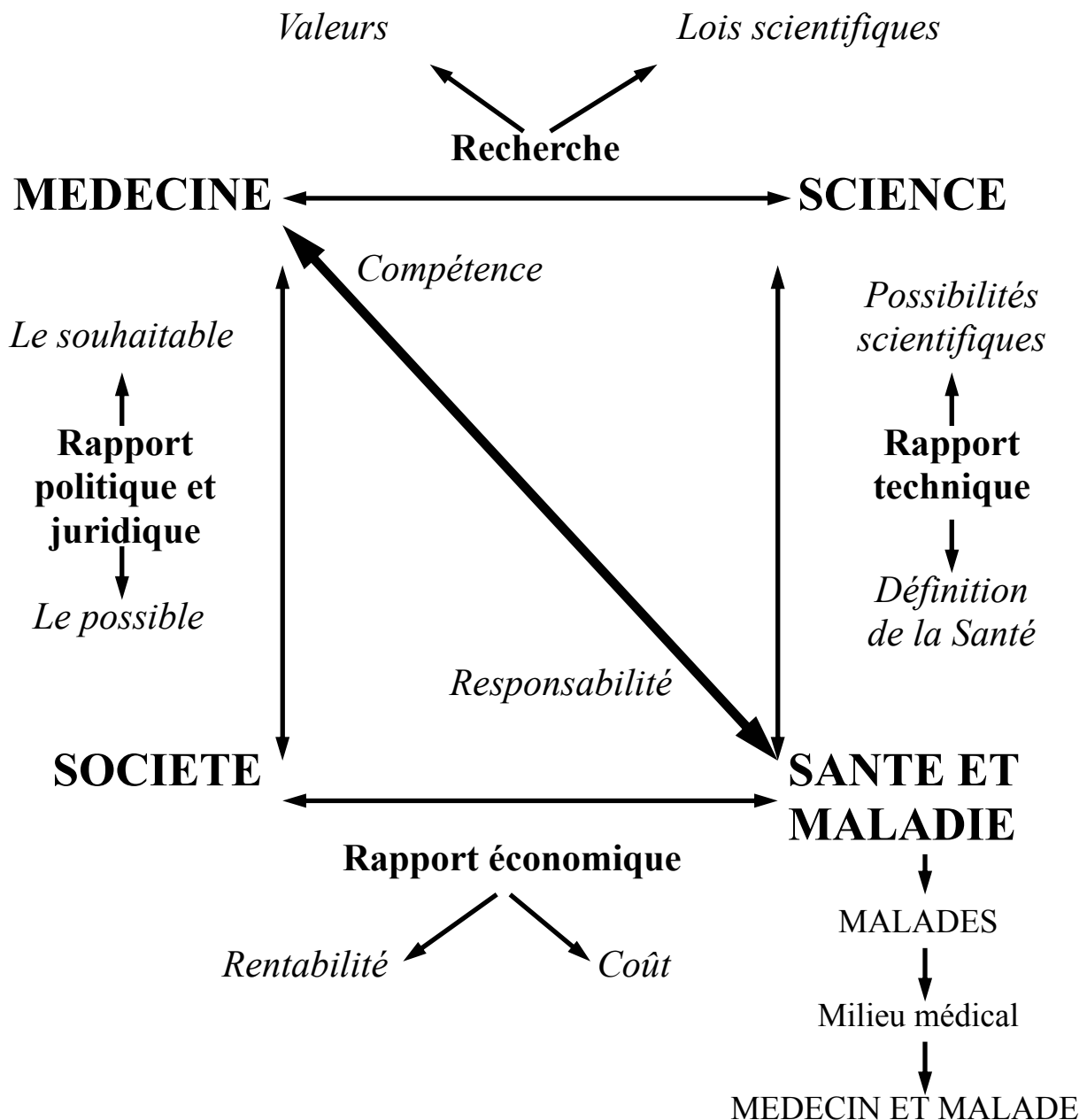
Les questions se groupent en deux séries :

- celles qui concernent la sortie de la vie "normale",
 - celles qui distinguent la guérison et l'accompagnement, depuis le dialogue particulier, jusqu'à la gestion de la phase terminale.
- Ce sont d'abord des problèmes de contrôle : on isolait les tuberculeux, de gré ou de force, on a renoncé à faire de même pour les drogués ou les sidéens : comment gérer le problème des contagions ? Hors d'un milieu médicalisé, dans quelle mesure ce problème concerne-t-il les médecins ?
 - Dans quelle mesure, de quelle façon le médecin doit-il "prendre en charge" le malade ? Comment prendre la responsabilité de la sortie du malade en dehors du monde des citoyens responsables ? Il y a là des problèmes d'isolement et des problèmes de refuge abusif.
 - Dans quelle mesure la vieillesse doit-elle être médicalisée ? La société ne renvoie-t-elle pas au médecin des problèmes qui la concernent globalement et qu'elle ne veut pas résoudre ? N'y a-t-il pas complicité ? N'est-ce pas un exemple type de recours abusif à la médecine, plus grave encore que celui des arrêts de travail, plus fréquent que celui des internements psychiatriques ?
 - Comment fermer et ouvrir les hôpitaux ?
 - Que doit-on expliquer, que doit-on taire au malade ?
 - Guérison et accompagnement : comment déterminer une proportion raisonnable ? *
 - Quand doit-on passer à l'accompagnement seul, en évitant l'acharnement thérapeutique, alors que le malade n'a plus la possibilité réelle de choisir, alors qu'on peut se faire reprocher de ne pas "avoir tout tenté" ?

Mais peut-on accepter de gaspiller une part importante des ressources de la médecine à des prolongations courtes, parfois torturantes et sans aucun espoir de retour à la santé, même passager?

- Quelles sont les limites du rôle du médecin dans l'accompagnement du malade et la prise en compte de sa psychologie ? Pourquoi cette fonction, sans cesse réclamée, n'est elle pas prise en compte dans la dépense médicale ? Pourquoi le prix de la consultation ne tient il pas compte du temps passé ?
- Quelle formation peut on envisager dans ce domaine sans sortir complètement des limites de la profession ? Quelle possibilité le médecin a-t'il de faire appel a des spécialistes, ou à l'entourage du malade ?

SCHEMA N°2
Les dialogues de la Médecine



Dans la pratique, la Médecine et les médecins prennent part à cinq dialogues. Ces dialogues inspirent, informent, guident, limitent leur action : sans eux, la médecine n'existe pas. En considérant ce fait, on peut oser dire que la médecine ne sera jamais une science, elle sera toujours plus qu'une science ou moins qu'une science.

Faisant appel à toutes les sciences, celles de la matière ou celles de l'homme, **la Médecine est partie prenante de premier rang aux dialogues entre les découvertes de la science et l'affirmation des valeurs.**

Institution publique, **La médecine participe aux concertations politiques et juridiques** qui déterminent, pour toute la société, le souhaitable, le possible et l'inacceptable.

Activité économique parmi les plus importantes, **la médecine est obligée de prendre part aux débats qui concernent l'économie du pays.** Elle a un coût et une rentabilité qui entrent dans les fonctionnements d'ensemble et conditionnent le prix et la rentabilité du travail et de toutes les activités, à but lucratif ou non.

Discipline scientifique, elle a le devoir de dialoguer avec la science. Elle doit utiliser les théories et les techniques des scientifiques et les modifier pour établir un rapport technique efficace avec la maladie, définir la santé, créer des milieux médicaux spécialisés, informer les pouvoirs publics, contrôler avec eux toutes les activités du monde du travail, du loisir, de l'habitat, etc..

Le propre de la médecine est, enfin, un dialogue particulier avec le malade, aux frontières de la "vie normale", frontières qu'elle détermine elle même. Mais, bien portants ou malades, elle accompagne adultes, vieillards et enfants dans les situations exceptionnelles qu'elle prend en charge ou dans les aspects de la vie quotidienne qu'elle contrôle, ou qu'elle éclaire de ses conseils, de la naissance à la mort.

Il n'y a guère que dans les domaines de l'art et de la littérature qu'elle garde le silence : même certaines activités ou prescriptions religieuses la concernent à juste titre et lui répondent souvent par des critiques virulentes...

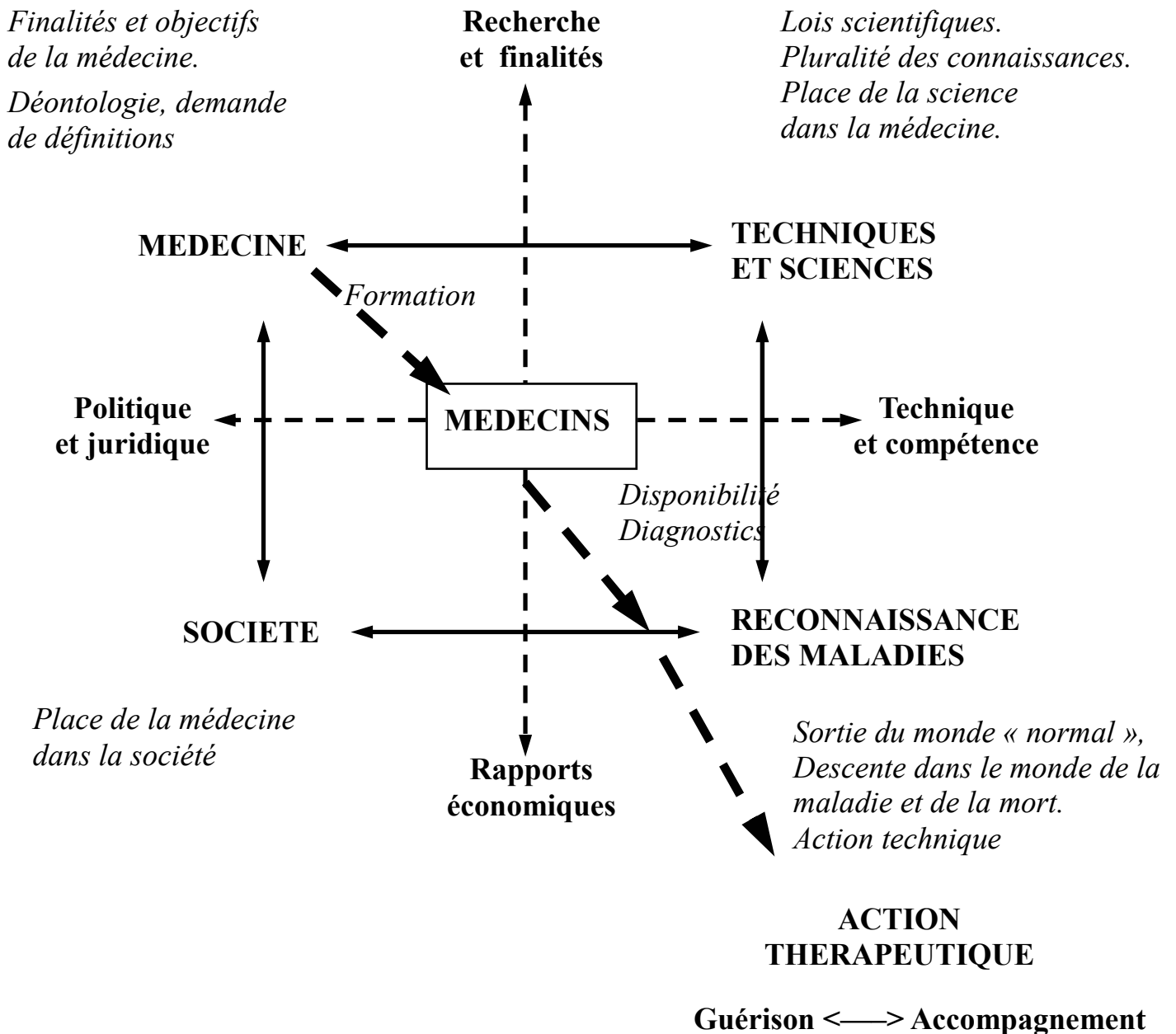
Que tous les dialogues de ce dernier domaine doivent préserver la liberté du médecin et souvent le secret, c'est évident. Qu'il n'y ait aucune préparation, aucune concertation, ce l'est moins : à défaut d'une philosophie de la médecine qui soit discutée par les médecins, il existe une culture médicale.

Mais, il ne s'agit plus ici de poser des questions : nous allons retrouver logiquement toutes celles posées dans le schéma 1 et nous savons-maintenant de quel aspect de la médecine relève chacune de ces questions. Il faut maintenant placer questions et problèmes sur des pistes de solution, sur des axes de recherche, au coeur des cinq dialogues que détermine notre schéma.

Pour notre part, nous nous arrêtons là : nous proposons un schéma de travail à la médecine et aux médecins. Nous n'envisageons pas d'aller plus loin sans eux. Notre rôle ultérieur se bornerait à initier les dialogues, à faciliter leur conduite, à contribuer à leur évaluation et à leur efficacité. Cette étude commence en apportant le point de vue du Candidat, elle s'arrête donc au moment où il faut faire appel à des techniques, celles du management et du conseil. Le travail présentera un axe prioritaire : gérer la pluridisciplinarité et, en même temps, présenter une vue d'ensemble et risquer des synthèses dont la critique dessinera des solutions concrètes.

Ces solutions pourront éventuellement se grouper et se classer selon le schéma suivant.

SCHEMA N°3 Le parcours du médecin



Nous ne ferons qu'une seule remarque, en guise de conclusion.

Le schéma 2 indiquait un glissement de la compétence à la responsabilité.

Le schéma 3 précise la responsabilité du médecin, l'aspect "profession libérale" de la médecine.

Dès qu'un médecin commence à chercher un diagnostic et une prescription, qu'il agisse pour un individu ou pour une collectivité, il doit passer entre des possibilités techniques et des problèmes d'argent. Ne serait ce que pour gagner sa vie.

Et, dans ce passage, il doit placer toutes les exigences de l'éthique médicale et de l'accompagnement des hommes qui font appel à lui, ce qui n'a rien à voir ni avec la technique, ni avec les problèmes financiers.

Tout le travail pour situer l'activité médicale au sein de la société et dans le débat entre la science et les valeurs, n'est qu'une préparation à ce passage, à la possibilité de ce passage, à l'efficacité du travail au delà.

Le travail du médecin dépendra complètement des moyens financiers que lui accorde la société et des possibilités techniques que lui apporte la science, si le médecin n'est pas capable d'apporter autre chose, personnellement.

La médecine deviendrait alors une des branches de la science, un des services de l'administration. Le médecin deviendrait par conséquent un technicien ou un fonctionnaire.

Sa responsabilité se précisera facilement, mais tout le monde y perdra une part de la qualité de sa vie, une part de son espace de liberté.

Il est parfois difficile de dire ce que l'on veut, plus facile de dire ce qu'on ne veut pas.

Pour aller plus loin ...

Un autre éclairage.

Avertissement.

Tout le texte qui suit cet avertissement n'est que propositions, pistes de réflexion, nullement affirmations sûres d'elles mêmes, mais invitation à la théorie et à l'expérience. Clarifier les pensées par la théorie, vérifier tout par l'expérience et, enfin, chercher sans préjugés : ceci est en partie l'esprit de ce texte, en partie ce qu'il propose.

Il est bien certain que la médecine est un ensemble de professions, de sciences, de réalités politiques et sociales, bien trop vaste, complexe, profond, pour pouvoir être résumé et réglé en quelques pages. Nous survolons, pour chercher une vue d'ensemble.

Nous prenons des photos sous des angles différents, à des altitudes différentes.

Nous savons bien qu'il faut descendre sur terre et dans le détail pour agir, mais nous n'oublions pas qu'il faut regarder de haut pour voir un ensemble et savoir quoi faire et, aussi, éviter ce piège que Montesquieu signalait avec esprit, dans ses Lettres Persanes : "Il semble, mon cher, que les têtes des plus grands hommes se rétrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après." (Lettre 109)

Il ne nous intéresse nullement d'entrer dans une critique négative de la médecine ou des organismes qui s'en occupent : il y a des défauts de la société qui durent depuis si longtemps et avec tant de continuité, qu'il faut bien qu'ils aient une raison d'être et que cette raison soit réelle, hors des mentalités et des comportements des individus.

Il est donc bien entendu que nous ne sommes pas révolutionnaires, au sens violent ou moralisateur, mais nous avons aussi entendu un grand médecin et biologiste, Lovelock, déclarer ceci : "Einstein n'avait pour tout matériel qu'un crayon à papier et c'est à lui qu'on doit la percée décisive du XX^e siècle. Les grands équipements des laboratoires sont utiles pour vérifier des hypothèses, mais ne servent à rien pour concevoir des théories réellement neuves. De plus, la concentration des savants contemporains dans ces espèces d'usines de la recherche conduit à confondre la science avec la technique appliquée". (Interview de Sorman, 1989)

Et voilà pourquoi nous ne craignons, ni de réfléchir, ni de susciter la réflexion, hors cadres, sans pré-tention.

Petite préface mythologique.

Ceci ne peut être qu'un premier texte : H faut l'approfondir, le remanier, le compléter, l'éclairer, par réflexion, par références, par discussion avec des médecins et d'autres.

La médecine est au coeur de l'évolution actuelle. Si l'on demande à un français ou à un américain : "Quelle est votre première préoccupation ?" Ils répondent presque toujours : "C'est la santé !" Et cette réponse brève, recouvre bien des attitudes différentes.

Celle de Voltaire, le déiste spirituel et sceptique: le bonheur est à conquérir maintenant "le paradis terrestre est où je suis!"

Celle de Rousseau, le croyant sentimental: vivre en harmonie avec la nature, fuir les plaisirs frelatés de que nous offre trop facilement la civilisation.

Celle de Voltaire, qui s'attache, à grands frais, les services de Tronchin, "le meilleur médecin du monde": profiter, profiter, profiter. Profiter de toute l'espérance de vie, profiter des progrès de la science, fuir la souffrance et l'infirmité.

Profiter de la civilisation et de son confort et des joies du sport et de l'esprit et des plaisirs de la vie sociale, dans un environnement aseptisé, propre, élégant, subtil. Subtil, mais rationnel : la science simplifie tout et permet de surmonter l'ennuyeuse multiplication des situations particulières et de résoudre efficacement les problèmes complexes de notre organisme, de sa vie et de sa psychologie : c'est la bonne santé de Candide cultivant son jardin. Individualisme, culture, science et santé. Celle de Rousseau l'herboriste: vivre dans l'univers tel qu'il existe depuis toujours, avec sa beauté surprenante, ses lois et ses équilibres, sa variété et son harmonie. Harmonie dont la santé de l'âme et du corps est l'expression concrète, variété qui incite tout homme à trouver en lui-même le secret d'un équilibre dont la santé n'est qu'expression visible et sensible. Variété qui incite à considérer chaque homme comme unique et maître de son destin et de sa santé. C'est la recherche de la paix et de la profondeur intime qui guide les pas rêveurs du promeneur, auteur des "Rêveries du promeneur solitaire" et du "Contrat Social". Nature, santé, sentimentalité et utopie générale.

Voltaire et Rousseau, les deux figures mythiques que la France a choisi pour résumer tous les travaux des maîtres du siècle des lumières, à l'époque où la culture occidentale était souvent française, Voltaire et Rousseau, maîtres du Petit Rationalisme en ses aspects affectifs et rationnels, tous deux président en notre inconscient collectif à l'établissement des bases et des motivations de la médecine moderne. Ce n'est pas un écheveau facile à débrouiller, car ni l'un ni l'autre ne sont conséquents avec eux mêmes et, en plus, ils s'opposent avec violence et leurs héritiers se disputent encore aujourd'hui, prolongeant un dialogue fécond mais pas très clair. Ne nous en plaignons pas : les pays qui n'ont pas souffert de cette dispute interminable acceptent trop facilement les contradictions que nous cherchons à résoudre et en souffrent parfois plus que nous.

Ce n'est pas - bien sûr - en évoquant les figures de Voltaire et de Rousseau que nous aborderons les problèmes de la médecine, mais...

Mais, nous discernerons les motivations, les perspectives intellectuelles, les choix pré-scientifiques. Attention à ce que disait Einstein : "Les vérités scientifiques qui se présentent comme des absolus recouvrent toujours des choix."

Mais, nous verrons mieux tout ce qui s'agite autour et alentour de la médecine et nous pourrions clarifier les problèmes tels qu'ils apparaissent, avant même d'essayer de les formuler.

Mais nous y verrons plus clair dans la multitude confuse des demandes et des exigences qui s'adressent à la médecine, telle qu'elle est, telle qu'elle pourrait être, telle qu'on pense qu'elle devrait être, telle qu'on veut qu'elle soit, telle qu'on lui permet d'exister : chacun de ces aspects est un problème à part et chaque problème est multiplié par les désaccords des sensibilités, des intérêts, des idées et des idéologies... Nous avons grand besoin de distinguer les lignes de force qui font bouger ce grouillement. Grouillement dont l'agitation ralentit et bloque, parfois, l'évolution, grouillement qui empêche la prise de conscience d'un progrès comme des problèmes nouveaux que ce progrès fait surgir.

Il y a là une méthode à suivre, qu'il s'agisse des problèmes de la médecine ou des problèmes qui entourent la médecine, ou de quoi que ce soit.

On peut tenter de formuler ainsi cette méthode ("B.M.V" - Blocage, marécages, voyages- et " Pensée-avion", outils Socius - cf "Une doctrine vivante pour l'entreprise des années 90".) :

En chacun de nous, il y a pesanteur d'habitudes et d'ignorance, faiblesses et prétentions nées de limites refusées ou inconscientes : dans un groupe, dans une nation, dans une civilisation, ces choses là sont d'un autre ordre, bien plus complexes et bien plus puissantes. Il y faut la force, à condition que cette force soit celle du vrai, du beau et du bien, selon le logiciel grec père de la démocratie.

Nous ne trouverons cette force qu'en dégagant les réalités essentielles pour convaincre les autres autant que pour nous orienter et nous réunir : ensuite, seulement, on peut agir sans craindre faire trop de dégâts, susciter trop de réactions négatives lorsque nous devons descendre vers le détail, en nous enfermant dans les horizons limités, ceux à l'intérieur desquels nous pouvons "faire quelque chose". "Penser globalement, agir localement".

Une petite équivoque avec de grandes conséquences.

Quel que soit le problème abordé, il est fréquent qu'on en vienne à parler d'argent, d'économie, de rentabilité, etc... Ceci est normal dans une civilisation où la priorité du "mesurable" est énorme, mais, en général, quand on "parle chiffres", on situe précisément les chiffres dont on parle : on évite de confondre bénéfice brut et bénéfice après investissement et impôts, ou bien dépenses et investissements. Plus encore, on évite de confondre les finances d'une société et celle d'un individu, celles de l'Etat et celles des ménages.

Dans le domaine des dépenses de santé, on est dans la plus grande confusion. Il y a bien un ministère de la Santé Publique, mais les finances de la médecine ne dépendent pas de lui, mais d'un organisme hybride, ni public ni privé, ni décentralisé ni centralisé, théoriquement indépendant, mais dont le gouvernement est le porte parole.

Les dépenses de santé elles mêmes sont fort étranges : elles sont prélevées par les agents de l'Etat comme un impôt, mais l'Etat prélève encore une TVA sur certaines d'entre elles. Un impôt sur l'impôt? Notons que le montant de cette TVA est très supérieur, parfois dix fois supérieur au montant du sempiternel déficit de la Sécurité Sociale, au nom duquel on augmente sans cesse les prélèvements obligatoires.

L'étude du budget de la Sécurité Sociale, dans la mesure où elle est possible, est d'ailleurs surprenante. Par exemple, les frais de dossier peuvent être multipliés par 10 d'une caisse à l'autre, cette différence portant sur des dizaines de milliers de dossiers... Ni le Parlement, ni la Cour des Comptes n'ont droit de regard sur ce budget, dont le prélèvement est obligatoire et dont le montant est à peu près égal à celui de l'Etat.

Tant que cette situation ne sera pas clarifiée, on ne pourra pas parler au fond des problèmes économiques de la santé. D'autant plus qu'on chiffre toujours les dépenses, jamais la rentabilité qui est considérable : on invoque l'éthique pour ne pas parler de rentabilité, mais on invoque les nécessités économiques pour parler de dépenses. Chaos.

Mais la difficulté est réelle: on ne peut séparer tout à fait la médecine de la vie économique d'un pays. Toutes les tentatives pour le faire, que ce soit en Angleterre ou en URSS, ont échoué lamentablement, au détriment de la médecine. Intégrer totalement l'exercice de la médecine dans le secteur économique n'est pas souhaitable non plus : la médecine ne peut devenir une activité privée ni un luxe et l'Etat est bien forcé d'en gérer sa part, même modeste.

Avec le temps, la médecine a pris une place considérable dans les états modernes, mais cette place n'est pas encore définie ni vraiment consciente. Tout état moderne a besoin d'une armée, d'une police et d'un cadastre : on définit une place particulière dans le plan global, on paye l'impôt, le ministre gère son budget, le Parlement et la Cour des comptes contrôlent. Pourquoi n'en va-t'il pas de même pour la médecine ?

Cette question naïve oblige à une réponse qui n'est pas facile. En effet, l'expérience nous enseigne deux conclusions contradictoires. La première est qu'il est impossible de réduire le ressort de la médecine à un altruisme désintéressé, encore moins aux dispositions légales et réglementaires d'un corps de fonctionnaires.

La seconde conclusion, c'est qu'on ne pourra jamais accepter tout à fait que la maladie, la souffrance, l'angoisse et la mort deviennent des sources d'enrichissement. Comment passer entre Charybde et Scylla ? Certainement pas par des demi-mesures, par une démarche précautionneuse, par un discours trop habile : l'exercice de la médecine affronte trop de problèmes et de situations tragiques, essentielles. A ce niveau, les compromis deviennent vite des mensonges.

Racines du problème.

Toute profession pose des questions à la société. La médecine n'est pas la seule en ce cas et on peut même se souvenir que deux professions nouvelles apparurent à peu près en même temps : les comédiens et les médecins. Comparons: les différences nous éviteront les confusions.

Bien avant que les alchimistes soient devenus des chimistes, avant que les philosophes aient engendré les scientifiques, les comédiens et les médecins apparaissent, issus d'une origine multiple: souvenirs de l'antiquité, activités rudimentaires du moyen-âge, influence des juifs et des arabes, tout se mélange pour faire naître ces deux professions dont le statut sera bien hésitant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Les responsabilités du médecin seront assumées tour à tour par la sage femme, le rebouteux, le magicien plus ou moins astrologue, les ordres religieux, les barbiers...Quel mélange !

Pendant ce temps, le comédien naîtra lui aussi d'origines bien diverses : les tragédies et comédies de l'antiquité, les bateleurs du Moyen Age, la Comedia del Arte, les Mystères aux porches des cathédrales, les fêtes de cour et de village, etc ...

Ce sont deux exemples, parmi d'autres, de professions dont la naissance et le rôle social n'ont été pensés qu'après coup : leur statut hésitera longtemps. Ils auront droit successivement au mépris, à l'adulation, à la richesse ou à la pauvreté. Pour les médecins, il faudra les succès de la science moderne et les obligations d'hygiène des grandes villes pour que leur rôle social s'établisse peu à peu: les hôpitaux du XVII^e siècle ont une fonction sociale et politique, bien plus que médicale et cela durera longtemps. Les comédiens devront attendre que l'établissement des médias prenne le relais des théâtres, avec le cinéma, le disque, la télévision, pour sortir de la précarité et de l'insignifiance sociale.

La médecine est donc une de ces professions que la science a complètement transformée. Constatation banale ? Seulement pour un regard distrait. Les marins et les architectes ont développé et défini eux mêmes leur profession et il y ont adapté peu à peu les moyens que la science mettait à leur disposition: les techniques nouvelles ont transformé leur activité, leurs professions n'ont pas connu de bouleversement. Dans l'agriculture,les milieux ruraux n'ont pas participé en tant qu'experts, au développement de l'agronomie, des techniques vétérinaires ni à l'industrialisation. Ici est la différence : le marin reste le maître de la mer et des navires, quelle que soit la sophistication technique de son bateau ; l'architecte reste le maître du bâtiment, de l'habitation et de l'urbanisme, quelle que soit l'importance de l'intervention des ingénieurs dans son travail ; le comédien reste un artiste, même s'il doit s'adapter aux techniques de l'image et de la diffusion ; le paysan perd la terre, qui passe peu à peu aux mains des industriels et des ingénieurs tandis que les derniers paysans des pays industrialisés ne subsistent que par subvention, à moins qu'ils ne s'embauchent dans une exploitation industrielle et peu importe si cette usine fabrique de la viande ou des machines, ou n'importe quoi. Le paysan a perdu la maîtrise de la terre.

Mais le médecin ? Quel était, est encore, le secteur dont il a la maîtrise ? La maladie, certes, mais pas n'importe quelle maladie : celle des hommes.

Les vétérinaires et les agronomes soignent les bêtes et les plantes et ils acceptent sans problème de se subordonner aux impératifs de l'économie et aux techniques de la biologie. Ils font tranquillement de la biologie appliquée au service de l'industrie et de la politique. Les médecins vont ils peu à peu en faire autant ?

Revenons aux paysans : ils ne regrettent pas leur style de vie d'autrefois et surtout pas leur travail, artisanal, poétique, mais très dur : ils regrettent seulement de ne pas avoir la maîtrise de l'industrie agro-alimentaire qui a remplacé l'agriculture et d'être peu à peu chassés de leurs terres, cependant que le comédien sait qu'il ne sera jamais remplacé par un technicien de la télévision, pas plus que le commandant d'un navire par un ingénieur ou l'architecte par des spécialistes de la résistance des matériaux.

Et le médecin ? Va t'il, lui aussi, faire de la biologie appliquée sous les ordres de fonctionnaires qui représenteront des nécessités sociales et politiques ? A moins que, dans le secteur privé, il ait pour objectif la rentabilité d'une Société Anonyme quelconque ?

Cela signifierait que le médecin a perdu la maîtrise de la dimension humaine de son travail qui serait traitée par d'autres : les politiques, les administratifs, les psychologues, psychiatres ou psychanalystes, sans parler de tout un secteur en pleine expansion qui se situe entre le thérapeute et l'astrologue. Le cœur du problème est là. La science a fait de la médecine une des activités les plus importantes du corps social, une de ces activités que l'on rend responsables de la vie et de la qualité de la vie. Les médecins ont gardé la maîtrise de leur profession tant qu'ils en sont restés les experts : s'ils se laissent diriger par d'autres, ils seront relégués au niveau de la technique appliquée. Or, ils ne vont pas lutter avec les biologistes ou les physiciens sur le terrain scientifique : la maîtrise de leur profession dépend uniquement de la dimension humaine et sociale de leur travail. Si cette dimension est confiée à d'autres, ou même si l'initiative leur échappe en ce domaine, ils ne pourront éviter le dépérissement de leur statut professionnel et social.

Karl Popper lors d'un interview affirme: "Ce n'est pas parce que les sciences sont devenues complexes qu'il n'est plus possible de les embrasser toutes. L'Université a sottement fragmenté la connaissance en disciplines spécialisées ; chacune, sans aucune nécessité, est enfermée dans son rituel et son vocabulaire. Refusez la fragmentation des connaissances, pensez à tout, ne vous laissez pas noyer par la montée des informations, repoussez le désenchantement de l'Occident et le pessimisme historique, puisque vous avez la chance de vivre en cette fin du XX^e siècle ! Ne soyez dupe de rien, ni des modes, ni du terrorisme intellectuel, ni de l'argent, ni du pouvoir. Apprenez à distinguer toujours et partout le Vrai du Faux !". (Interview de Guy Sorman, in "Les vrais penseurs de notre temps", p.328.)

Aborder la dimension humaine ?

Il faut bien reconnaître la difficulté d'aborder la "dimension humaine" de quoi que ce soit, de la médecine en particulier. Ce n'est pas que cette dimension soit refusée : on réclame partout d'en parler, c'est qu'il est interdit de sortir du flou, d'un brouillard aimable et tolérant à l'intérieur duquel il est permis de dire n'importe quoi à condition de tout rythmer par un certain nombre d'expressions convenues : "il semble que...", "on pourrait penser que...", "ceci est une piste intéressante à étudier...", "Bien que le problème soit infiniment plus complexe, on peut considérer en particulier que..." etc.. etc.. Bref, si on laisse tomber la préciosité du langage de nos pseudo-intellectuels, toute affirmation est interdite, si l'on parle de l'homme, sauf pour dire que c'est aussi un animal, ce qui ne résoud rien. En dehors de cette vérité de La Palisse, toute autre affirmation est suspecte de fanatisme, d'étroitesse de vues, etc..

Et pourtant l'humanisme prétend être au centre de notre civilisation: serait ce seulement un alibi ?

Il reste plusieurs aspects à considérer, avant d'oser aborder notre problème malgré les risques de réactions violentes ou d'incompréhension.

Tout d'abord, il est normal, il est sain, qu'une zone de silence se soit placée au centre de notre culture. Ce qui est essentiel est vivable et bon à vivre, mais souvent impossible à enfermer à l'intérieur d'un discours, encore moins d'une formule.

Mais ensuite, il ne faudrait pas que cet espace libre au milieu de nos certitudes et de nos hypothèses, deviennent le lieu des chuchotements et que les voix fortes soient seulement celles des indignations et que les indignations prennent la place de la réflexion.

Libérés des formules définitives, nous pouvons dialoguer. Les quelques aspects que nous avons déjà envisagés, peuvent servir d'orientation à des groupes d'étude :

Evolution et Révolution,

La médecine selon Voltaire, la médecine selon Rousseau,

La mythologie de la médecine,

Histoire de la médecine,

Philosophie, médecine, science et religion,

Médecine, économie et politique,

Sociologie de la profession médicale,

L'enseignement de la médecine aux médecins et aux patients,

Pièges et indications positives des médecines parallèles,

Etc, etc..

En fait, dans une large mesure, ces groupes de travail existent déjà, mais sans coordination pluridisciplinaire.

Et on peut imaginer que ces groupes de travail - chacun bien ancré dans son objectif particulier pour échapper aux considérations trop générales - fassent apparaître des aspects différents de la dimension humaine de la médecine et dialoguent entre eux là dessus : le refus du dogmatisme ne serait plus une friche intellectuelle, mais la création d'une place publique, ce lieu central et mythique de toutes les démocraties. N'importe quel paysan sait qu'un champ en friche commence par se remplir de broussailles et de ronces : il est vain de prétendre indéfiniment les arracher sans rien mettre à leur place, le maquis recouvre indifféremment les espaces de la forêt détruite et des champs abandonnés.

il est également souhaitable que le discours futur commence selon un plan général, plan qui serait modifié au fur et à mesure du développement du discours. Nous faisons une proposition dans ce sens :

Comme toute oeuvre de civilisation, la médecine peut se définir soit par son but, soit par ses limites.

Il est bien dangereux de parler du but au début : il faudrait un accord pour donner le même sens aux mêmes mots, la même valeur aux silences entre les mots. Il reste à partir des limites. On peut, en simplifiant, penser trois limites.

1) La bonne santé des individus, la prospérité des communautés, la capacité d'agir, l'épanouissement psychologique et physique de l'homme. La médecine est au service de ces buts là, elle est ici un service technique, vis à vis des individus, de l'Etat, des communautés, de l'économie et de la politique: elle renseigne, fixe des limites, ouvre des perspectives.

2) Les finalités, la signification et l'éthique de la vie et de la mort, les buts à long terme que se fixent les hommes, les peuples et leurs cultures. Qu'elle soit une science, un art ou une technique, la médecine elle-même n'entre pas dans ce domaine, mais, ici, c'est elle qui réclame des services, des renseignements, des indications précises, des orientations, des moyens.

3) Mais si la médecine n'entre pas dans ce domaine, "philosophique" pour parler comme tous les amoureux de la spécialisation, les médecins y entrent en tant qu'êtres humains et en tant que citoyens et en tant qu'ils exercent une profession, non un métier. Ils ne peuvent pas se contenter d'obéir à des consignes précises, même intelligentes et minutieuses : ils ont aussi le droit et le devoir de s'inspirer librement de ce qui est choisi librement par leurs malades. Tout médecin est un chercheur de l'homme, parce que la maladie, le plaisir et la souffrance, la naissance et la mort sont des moments, des états intenses, auxquels se rattachent tout ce que nous appelons "valeurs", parce que cela n'a pas de prix, parce que cela détermine le prix de tout le reste.

Tout cela n'est pas facile, ni à dire, ni à partager, ni à vivre : si c'était facile ce serait probablement déjà fait. Ce qui est facile, c'est ce qu'on a fait : privilégier la limite), le reste étant vécu dans une certaine confusion., mais les broussailles et les ronces poussent un peu partout. Si on récuse l'excessive prépondérance du service technique, ce choix qui témoigne seulement de l'influence diffuse du scientisme, la qualité et l'honneur de la profession médicale est de tenir une des places les plus difficiles qui soit : la société évoluera en grande partie en fonction de l'évolution de la profession médicale.

Comme il est facile de résoudre les problèmes de la médecine quand on est loin des malades! Si les médecins ne le font pas difficilement, d'autres le feront très facilement.

Mais, si la médecine ne se laisse pas déposséder de sa place par les biologistes, les administrateurs ou les psychologues, elle se placera aux points de rencontre essentiels :

- le fonctionnement de l'organisme animal et la conscience de l'homme,
- l'individu et la société,
- l'individu et la personne...

On peut pressentir que le rôle de la médecine est aussi précis et délicat qu'une opération chirurgicale, que le dosage d'un médicament. Quoi d'étonnant ?

Ni scientifiques purs, ni maîtres à penser, les médecins aident à définir, protéger, améliorer les harmonies et les équilibres qui sont possibles à tous les carrefours que nous venons de citer, sans prétendre faire une liste exhaustive. On peut donc les attaquer de tous côtés, mais ils peuvent en faire autant : si la médecine est si critiquée, si les médecins se retrouvent facilement devant les tribunaux, c'est dû - au delà des faiblesses humaines - au fait que la médecine est virtuellement un des pouvoirs de nos sociétés démocratiques.

On a fort bien vu, au XVIII^e siècle, que la séparation des pouvoirs est un des aspects essentiels de la démocratie. Ce qu'on ne pouvait pas voir alors, c'est que la démocratie alliée au progrès scientifique créerait de nouveaux pouvoirs qui commencent à réclamer leurs droits, sinon leur autonomie : dans ce mouvement vaste et profond, la médecine prend place à côté de l'information, de la communication et de l'économie. Mais le propre d'un pouvoir, c'est justement de défendre son territoire et même de chercher à l'agrandir et les pouvoirs, inévitablement, luttent entre eux : l'exécutif contre le législatif, le judiciaire contre l'exécutif, etc.. Le fait que la médecine soit prise dans cette lutte signifie à la fois l'importance virtuelle de son rôle et la volonté des autres pouvoirs d'annexer les niveaux de décision de la médecine. Voilà pourquoi nous nous permettons de dire que l'évolution de nos sociétés modernes dépend en grande part de l'évolution de la profession médicale. Que les médecins n'attendent pas que d'autres résolvent leurs problèmes.

Un poulailler breton.

Tout d'abord, une petite histoire. Après tout, l'important, c'est ce qui arrive, les événements, grands ou petits : les petits font notre vie quotidienne, les grands la bouleversent, tous sont importants. Donc, voici l'histoire d'un petit événement de 1992, pour réfléchir sur la médecine moderne, et, surtout, avant de réfléchir sur la médecine moderne.

Cela pourrait commencer comme une fable de La Fontaine : "Deux bretons vivaient en paix, quelques poules survinrent..."

Aujourd'hui, cela donne l'histoire suivante : Mr X s'installe à la campagne parce que sa fille est malade: elle a des difficultés respiratoires et il lui faut un air pur. Première intervention de la médecine, pour sauver un enfant.

Mr X achète un terrain dans un endroit tranquille, bucolique, construit une maison et tout le monde est content et en bonne santé.

Mais Mr X est devenu voisin de Mr Y. Mr Y décide de construire un poulailler industriel, une véritable usine qui contiendra plus de dix mille volailles et qui sera ventilée artificiellement. Mr X est furieux : odeurs, bruit, etc.. Mais l'affaire devient grave lorsque le médecin intervient une seconde fois : il explique à Mr X que la santé de sa fille est en péril. Que faire ?

Mr Y, comme tout le monde, a besoin de gagner sa vie. Mr X doit déménager et perdre des sommes considérables, car sa propriété a perdu beaucoup de valeur ?

A l'inverse, peut on interdire tout établissement industriel dès qu'un malade se trouve dans les environs?

Une seule solution rationnelle : supprimer vraiment les pollutions industrielles. Le problème change de nature : il faudrait que tout le monde soit d'accord. La France seule ne peut prendre de mesures utiles, sans être ruinée au sein de l'Europe. L'Europe seule ne peut prendre ces mêmes mesures : tôt ou tard, elle sera envahie par des produits moins chers et ruinée à son tour.

En bref, le problème de nos deux bretons, avec leur fille et leurs volailles, ne peut être réglé que sur le plan mondial !!!! Selon le vieux schéma de pensée du XVIII^e siècle, l'homme apparaissait en se distinguant de la nature : la nature est compromise, l'homme devient flou et tout ce qu'il est et possède, devient aléatoire. Mais tous les compromis sont possibles, sauf ceux qui concernent les problèmes médicaux et ce noyau dur bloque le reste. Blocage ou amorce de solution ?

Encore une fois, derrière la sécheresse des faits et de leurs résonances, un problème de mentalité se profile. Pendant trois siècles - XVIII, XIX et XX - nos sociétés ont mené à bien le rêve de la Renaissance et de Rabelais : arracher l'homme aux systèmes philosophiques et religieux pour le situer dans la nature : c'est toute une éducation, pour les "élites" comme pour les "masses", avec ses chapitres. Après les évidences claires de Voltaire, les sentiments simples de Rousseau, il y eut Darwin qui nous relia aux singes, il y eut Freud qui rattacha nos sentiments à nos organes et aux hasards de notre biographie de bébé. Peu à peu le sentiment de la nature fut remplacé par les lois de la nature, les lois de la nature par celles de la science ; l'homme se situa dans le cosmos et non dans la nature : seuls les mots avaient changé. Maintenant l'homme doit se situer dans l'humanité, non dans la nature : tout simplement parce que l'humanité est arrivé à une telle maîtrise de la nature que le monde nous présente plutôt des possibilités que des lois. La simple philanthropie de la médecine de nos grands-pères ne suffit plus, la médecine doit devenir à la fois sociale et personnelle.

Tout ce changement, cette disparition de la nature comme repère, peut se résumer en quelques mots et pourtant cela représente un bouleversement énorme dans nos pensées conscientes et inconscientes. (Pour l'instant, davantage dans notre inconscient que dans notre conscience ...) Nous perdons à la fois notre sol et notre horizon et c'est une révolution analogue à celle qui se produisit lorsque les sociétés agricoles inventèrent ces notions d'Etat et de propriété qui ne peuvent plus protéger notre malheureux breton ni sa fille malade. (Ce qui ne signifie nullement que la propriété privée ait résolu tous les problèmes de ce genre, dans le passé, mais il n'y avait pas d'industrie et les choses ne changeaient pas si vite : on avait le temps de s'adapter, plus ou moins. Maintenant, il faut prévoir, sinon les lois de l'humanité s'appliqueront à nous "scientifiquement", comme celles de la fourmi à la fourmi. Il n'est plus question de descendre du singe, mais d'éviter de tomber chez les insectes.)

Revenons à nos bretons.

Certes, l'affaire vient devant les tribunaux : il faudra bien s'arranger et on s'arrangera plus ou moins bien... et les problèmes dont on repousse la solution réelle d'année en année, finiront par se résoudre, mais comment ? En changeant de nature : les problèmes techniques deviennent économiques, les problèmes économiques deviennent politiques.

Et que se passe-t-il lorsqu'un problème politique n'est pas résolu ? La vie politique se dégrade, ce qui compromet la bonne santé de l'économie... et le cycle repart en sens inverse, jusqu'à ce que les problèmes du départ disparaissent dans une situation simplifiée. Simplifiée, pas forcément améliorée. En tout cela, la médecine bloque les rêves et les cauchemars, les constructions artificielles et nous ramène à la raison : " Qu'est ce qui est le plus précieux ? La vie ! Tout le reste devrait être à son service, parce que nous ne pouvons vivre que dans un monde vivant, absolument pas dans un monde artificiel, tant que nous ne saurons pas ce qu'est la vie."

On peut couper les cheveux en quatre et raisonner tant qu'on voudra : personne n'a jamais vu ni conscience ni intelligence, ailleurs que dans un être vivant.

Notre discours peut sembler hors de propos, sauf si nous acceptons de considérer que les grandes organisations mondiales "non gouvernementales", c'est à dire non politiques, les ONG, sont pratiquement toutes inspirées ou conduites par des médecins ou par la médecine. Ce sont elles qui tissent des liens réels entre nos bretons et les brésiliens atteints par le choléra en détruisant la forêt amazonienne et qui sont prêts à faire n'importe quoi pour un salaire de misère.

On peut dire que la place de la médecine dans le monde moderne n'a rien à voir avec celle qu'elle occupait il y a cent ans et sans doute rien à voir avec celle qu'elle occupera dans vingt ans mais cela ne suffit pas : comme les autres, les médecins sont emportés par le souffle de la révolution industrielle, mais, à la différence des autres, ils ont des raisons et des moyens de ne pas rester passifs, sans tomber dans les pièges de l'idéologie. Si on considère cela, nous devons nous placer au niveau des problèmes humains et considérer ce grand changement : ce qui est en cause, ce n'est plus l'homme et l'humanisme de la Renaissance a fini de porter ses fruits. Ce qui est en cause maintenant c'est l'Humanité et ce qui est à défendre c'est la Personne dans sa différence avec l'individu. Il y a là toute une perspective d'éducation, d'informations et de formations que la médecine ne peut ignorer si elle veut prendre part aux décisions importantes des années 2000.

La modernisation de la médecine.

Si nous quittons les cantons ruraux de Basse Bretagne, nous pouvons aller à Paris et nous pouvons y entendre un médecin, chef de service à l'Hôtel Dieu, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, président de la Société française d'Histoire de la Médecine, le Professeur Coury. Parlant de la modernisation de la médecine, il disait, en 1980 : "La médecine a connu, au cours des cent cinquante dernières années, des progrès décisifs, tellement nombreux, rapides et variés qu'il est impossible d'en dresser la liste, ni même d'en résumer les étapes. Tout au plus peut on indiquer les principales orientations..."

Les recherches de Socius ont souvent rencontré, en bien des domaines, ce caractère explosif de la Révolution Industrielle, aux conséquences foudroyantes par leur rapidité, mais irrationnelles, imprévisibles : on ne peut rêver de contraste plus violent avec l'esprit même des méthodes médicales, prudentes, assurées, méticuleuses et toujours prévoyantes.

Quelle est l'explication de cette contradiction ? La volonté de participer aux progrès de la science et la nécessité d'adopter ses méthodes pour y parvenir. C'est ce désir passionné, non réfléchi, qui a entraîné la médecine dans l'aventure faustienne des chimistes et des physiciens et qui l'a rendue passive vis à vis de l'explosion des connaissances qui en résulte : il n'y a aucune critique dans cette constatation. Qui donc aurait pu refuser les progrès immenses qui furent ainsi réalisés ?

Revenons aux faits bruts : le propre d'une explosion est de briser, de fragmenter jusqu'à la parcelle, jusqu'à la poussière. Et c'est bien le cas de la médecine moderne dont l'évolution ne peut être décrite, même par ceux qui y participent. Au reste, les pages écrites, publiées et lues seraient démodées bien peu de temps après leur parution. Un médecin moderne dispose de plus de 30.000 diagnostics d'affections identifiées, de plus de dix mille revues techniques : lui même et son patient, peuvent hésiter devant des spécialités pharmaceutiques par milliers et des spécialisations professionnelles par dizaines.

C'est ici que se manifeste l'intérêt de notre constatation sans critique sur le lien entre l'évolution de la médecine et l'évolution des sciences en général : au delà de l'aspect spectaculaire de cette explosion des connaissances, une méthode toute simple, celle de Descartes qui consiste principalement "à diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre". (Diviser, démonter, briser : parties, parcelles, fragments, poussière...)

Ainsi, d'après les cartésiens, les problèmes compliqués, les êtres complexes, sont composés d'un grand nombre d'éléments simples, il suffit de démonter, de ne rien oublier, de classer les pièces démontées et d'observer l'ordre de l'ensemble, ordre qui apparaît lorsqu'on démonte et qui se vérifie lorsqu'on remonte. Et nous les avons trouvés, les éléments simples, les constituants chimiques, les cellules et les molécules, mais plus les éléments sont simples, plus leur nombre est grand, plus leurs agencements sont complexes.

Dans cette tension entre le Savoir et l'Agir qui dynamise les civilisations, notre Savoir s'obscurcit de l'immensité des connaissances acquises tandis que notre pouvoir d'agir augmente, ce qui revient à dire que nous ne savons plus très bien ce que nous faisons et plus du tout, pourquoi nous le faisons. D'un côté, la médecine se fragmente en d'innombrables spécialités, en des activités très diverses. D'un autre côté le corps humain révèle tout un monde dont la complexité nous défie, dont les relations internes restent souvent mystérieuses et se relient, plus mystérieusement encore, au comportement de l'individu : depuis 1989, nos ordinateurs peinent à localiser et identifier les quelque 100.000 gènes de

l'homme, mobilisant des milliers de scientifiques pour un projet (HUGO) planifié sur un minimum de 15 ans. Fin 1991, on avait localisé environ 1800 gènes sur 100.000...Et déjà, un problème invraisemblable se pose : peut on commercialiser ce travail ? Peut on déposer un brevet pour la découverte d'un gène ? Les enjeux économiques sont immenses, mais on ne peut leur confier l'avenir de découvertes qui touchent au plus profond de notre mode d'existence : une autre réflexion est urgente pour que les scientifiques, les médecins, les industriels et les politiques définissent une attitude commune car les utilisations particulières précèdent de loin la compréhension du problème, à supposer qu'elle soit possible dans un avenir proche... Les pollutions et les désastres de l'industrialisation hâtive du XIX^e siècle ne seraient qu'une plaisanterie si nous continuons à travailler comme nous le faisons actuellement.

Comme le problème de l'utilisation de l'énergie atomique nous l'a brutalement révélé, il y a des questions essentielles qui ne sont pas scientifiques et dont la solution n'est pas scientifique et l'attitude noble et désespérée d'un Oppenheimer n'est pas une solution, pas plus que les ivresses prêchées avec talent par Reeves : **même appliqués à la médecine, les progrès de la science ne sont pas automatiquement des progrès pour l'humanité. Les progrès de la science restent des progrès de la science et les progrès de la médecine ont une finalité propre.** "En toutes choses, il faut considérer la fin", dit le bon sens populaire relayé par La Fontaine. On peut y ajouter la réflexion de Sartre : "La fin est l'unité synthétique des moyens employés : il y a donc des moyens qui risquent de détruire la fin qu'ils se proposent de réaliser." (Situations II, p.308) Or, non seulement la finalité n'est pas scientifique, mais le "finalisme" est antiscientifique, la science fonctionnant selon le principe de causalité, la finalité n'ayant jamais inspiré l'expérience jusqu'à présent. La pluralité de nos connaissances serait elle irréductible ? Ce serait poser des limites à la science : dans son dynamisme interne, la science ne peut accepter que des limites provisoires qu'elle s'acharne à éloigner. Il faudrait donc attendre... Attendre des lendemains qui chantent, attendre le miracle, attendre le paradis : nous connaissons bien les catastrophes engendrées par des attitudes de ce type. Accepter la pluralité irréductible des connaissances, c'est donc accepter une multitude d'infinis : penser qu'on ne résoudra pas tout scientifiquement ou philosophiquement, et penser en même temps que le domaine de la science est infini, comme celui de la philosophie, de la religion ou de l'art, ou de la politique, ou d'autres encore et que le privilège qu'on accorde à tel ou tel domaine, ne peut être que provisoire. C'est un problème de civilisation.

Ainsi, à l'intérieur de l'évolution de notre civilisation, la médecine subit tout simplement l'orientation générale et les problèmes de toutes les sciences, parce qu'elle a lié son avenir à celui de la science, selon deux parmi les idées de base de François Magendie, le maître de Claude Bernard, un de ceux qui ont énoncé les bases de la médecine moderne.

Magendie, vers 1810 énonce ces deux idées simples :

1° La médecine n'est pas une science, la physique et la chimie sont de vraies sciences, dont les théories sont vérifiées par les faits.

2° Si la médecine veut devenir une science véritable, elle doit employer les mêmes méthodes que la physique et la chimie et, en plus, s'appuyer sur elles dans la mesure du possible.

Magendie avait énoncé d'autres idées, mais celles là, qui étaient dans l'air du temps, furent acceptées et produisirent des résultats si positifs et si prodigieux que le reste fut mis dans l'ombre. On étudia l'homme, un peu comme Descartes aurait voulu qu'on étudie ses "animaux-machines". Mais...ni l'homme, ni l'animal, ni même la plante ne sont des mécaniques.

Il y a dans les organismes vivants, une première rupture avec la mécanique : la vie. On peut démonter, on ne peut pas remonter : on a perdu quelque chose en cours de route et nous ne savons pas quoi. Nous ne pouvons pas fabriquer un brin d'herbe, ni même une cellule vivante, bien que, apparemment, nous connaissions tous leurs éléments. L'organisme physico-chimique est une condition nécessaire de la vie, nullement une condition suffisante. Mais la biologie a démarré en retard : elle avait besoin des méthodes et des outils mis au point par la physique et la chimie et elle a été, elle-même, influencée par ces méthodes.

La même rupture se retrouve au niveau de la conscience : l'organisme vivant est un support indispensable de la conscience, nullement une condition suffisante. Ici, la science se tait, ou devrait se taire : ses axiomes ne lui suffisent plus, puisqu'elle ne peut même pas franchir la barrière de la vie. Déjà, la biologie défie toute logique, mais la conscience lui est inaccessible. C'est notre pensée consciente qui a construit la logique : à essayer d'expliquer logiquement l'existence de la conscience on tourne en rond.

Certains croient que le cerveau produit la pensée comme le foie sécrète la bile mais la bile n'est qu'une substance organique, quantifiable, avec une composition chimique connue. Connue ? Comment ? Parce qu'elle est "pensable"...La bile ne connaît pas la bile... mais la pensée connaît la pensée et tout le problème est là : il n'y a plus rien à démonter...parce qu'entre la pensée et la pensée, il n'y a rien ? Si ! La conscience ! Les choix ! La liberté ! La responsabilité ! Tout ce qui constitue vraiment l'homme, mais rien de fragmentable, rien de mesurable...rien de scientifique. On peut seulement tourner autour de la conscience : constater le fonctionnement du cerveau, provoquer des dégâts, réparer certaines pannes périphériques, limiter les conséquences de certains fonctionnements défectueux. Bref, du bricolage : ce qui signifie que la médecine se retrouve aussi impuissante vis à vis de l'esprit que nos théologiens défunts l'étaient vis à vis de la matière.

C'est tout simple : ce qui est compliqué, c'est de le refuser. Nous serions entraînés dans une démarche anti-scientifique : aller vers le compliqué au lieu de chercher les éléments simples.

Nous le disions tout à l'heure : l'important c'est la vie. La science prétend tout expliquer par des états de la matière ? Eh bien, essayons : essayons, dans la conversation courante, dans nos pensées quotidiennes, de remplacer les mots "réel", "vrai", "évident", "certain", par "matériel". Nous serions bien limités : notre pensée étoufferait, se considérerait elle-même comme un rêve - un rêve qui tournerait au cauchemar - et notre comportement se simplifierait jusqu'à la bestialité, jusqu'au libre jeu des instincts et de l'appropriation des choses.

Nous en sommes parfois assez proches et on peut trembler quelquefois en entendant cette phrase si courante, si banale : "Je veux du concret !" et en songeant qu'elle signifie bien souvent qu'on veut du "matériel", du mesurable, donc de l'argent, delà puissance. Sinistre concubinage du scientisme et du fric, adultères de la vraie science et de la véritable économie.

Essayons d'une autre manière : il est bien évident que le concept de liberté n'est pas scientifique. Déjà, le concept de "hasard" est une limite de la science. Essayons de penser l'homme sans liberté, donc sans responsabilité ? Tout le système des valeurs s'effondre, la démocratie est privée du pouvoir judiciaire. Et que veut dire la démocratie sans liberté ? A t'on jamais vu un vrai savant mépriser la liberté de penser ? Le monde scientifique s'étirole dans les régimes privés du concept de liberté. Et que serait une liberté dont on arriverait à démonter les mécanismes ?

Nous souhaiterions conclure en citant un physicien, un psychologue et un biologiste :

Le physicien, Einstein, nous dit ceci : "Les concepts qui se sont montrés utiles pour établir un certain ordre des choses revêtent facilement à nos yeux un caractère d'autorité tel que nous oublions leur

origine terrestre et les considérons comme des données immuables. Ils sont alors étiquetés comme "nécessités logiques", "données a priori", etc... **De telles erreurs rendent souvent impraticables pour longtemps les voies du progrès scientifique.** C'est pourquoi il ne faudrait en aucun cas assimiler un passe-temps d'oisifs l'exercice qui nous est proposé : analyser les concepts couramment utilisés depuis longtemps et montrer à quelles circonstances particulières ils doivent leur raison d'être et leur utilité, et comment chacun d'eux est issu des données de l'expérience. On brise ainsi l'autorité excessive qu'ils ont acquise." (Article sur Ernst Mach, 1916, in *Physikalische Zeitschrift*, vol. XVII, PP 101 -102.) Dans le même article, Einstein aura cette phrase fulgurante : "La physique et la psychologie ne se distinguent pas par leur objet, mais seulement par le point de vue sous lequel leurs matériaux sont agencés et imbriqués." Quoi de plus normal que d'avoir plusieurs points de vue, pour un objet aussi complexe que l'être humain ? Mais la normalité et l'évidence bloquent la réflexion.

Comparons justement avec le point de vue d'un psychologue : "Pour le psychologue, il y a deux sortes de mondes, deux sortes de réalités, le monde naturel et le monde psychique... Cela ne veut pas dire que ces deux mondes ne sont pas reliés : ils peuvent même interférer... **C'est une caractéristique de la santé que l'aptitude à vivre à la fois dans les deux mondes.**" (Maslow. "Vers une psychologie de l'être", trad. française Ed. Fayard, p.231) Et ici réapparaît le rôle propre de la médecine : être au carrefour de mondes irréductibles l'un à l'autre et qui, pourtant, se pénètrent selon un mode que nous pouvons influencer, mais que nous ignorons. La définition de la santé de Maslow semble intéressante pour éclairer celle, un peu vague, de l'OMS : "état complet de bien être physique et moral".

Arrêtons nous enfin sur la définition d'un biologiste, Rémy Chauvin, commentant Einstein : "Comme l'art ou la morale, **la science est une de nos libres créations et celles ci ne se mélangent pas.** Demande t'on à l'art d'être scientifique ? C'est absurde. D'être moral ? A part Staline ou Hitler, personne n'oserait." "Il faut pourtant comprendre nos Anciens ; ils avaient été rudoyés, persécutés pendant des siècles par d'insupportables théologiens. Gonflés de suffisance, ces derniers prétendaient, les fous, parler au nom de Dieu, que la Bible appelle magnifiquement Yahweh Sabaoth, le Seigneur des armées d'étoiles. Ils disaient connaître ses desseins et la manière dont il avait formé le monde. Les ravages d'un tel orgueil furent immenses. Les hommes de science, qui ne sont pas des saints, ont répondu par des propos d'un orgueil égal... Avec rage, ils ont d'abord prononcé qu'il n'y avait point de Dieu ; puis qu'un hasard aveugle régissait la nature ; puis que l'humanité était vide de sens ; enfin vinrent les thèses suicidaires de Monod, le dernier des anciens." (R. Chauvin, "Dieu des fourmis, Dieu des étoiles", pp 216 et 245)

Les clefs sont là : Des concepts qui ont l'air absolus, sont originaires de circonstances particulières et notre connaissance reste "plurielle" et dépend des points de vue, des réglages optiques. Nos connaissances, librement créées, ne peuvent se mélanger : elles ne peuvent qu'être symphoniques. La médecine moderne a voulu être une science : elle connaît les avantages et les limites de la science telle qu'elle existe. Et la science avec ses axiomes et sa logique, n'existe pas "en soi", elle existe en fonction des circonstances particulières qui ont présidé à sa naissance. Sur un plan plus général, on voit que pour étudier et connaître quelque chose, il faut ignorer autre chose. La globalité est objet de connaissance, seulement si elle se distingue des études particulières : le "un" reste inconnaissable et notre intellect se met en marche avec le "deux".

Il est donc bien normal qu'en luttant contre un totalitarisme, la science, pour exister, ait dû rejeter en bloc tout ce qui constituait ce totalitarisme, mais si les hommes de science ont pris la place des théologiens, ils n'ont pas changé cette place, ils se sont assis dans les vieilles chaires vacantes, d'autant plus qu'ils pensaient avec le langage, avec les mots, avec les logiques que ces théologiens avaient fabriqués. Toutes les résistances du monde ont opposé au fanatisme, un enthousiasme

généreux et déçu dans la victoire : "Le progressisme scientifique du XIX^e siècle se voyait déboucher infailliblement sur un épanouissement prodigieux de l'humanité, alors que nous voyons aujourd'hui se creuser devant nous un gouffre de ténèbres." (J.Monod, "Le Hasard et la Nécessité".)

Les "circonstances particulières" ont changé. Il faut discuter aujourd'hui ce qui était indiscutable il y a 200 ans. La science n'a plus de raison valable pour rester moniste, elle n'a plus à lutter contre un totalitarisme intellectuel : il ne reste plus que le sien. Science et Médecine peuvent admettre la pluralité des connaissances et retrouver l'homme qu'elles ont perdu, perdu parce qu'il n'est pas "démontable" entièrement, parce qu'il ne relève pas tout entier du domaine des sciences ni de celui de la médecine. Une fois de plus, civilisation et démocratie peuvent se rejoindre, si nous acceptons la pluralité des connaissances en réclamant une tolérance réciproque et, en même temps, en accordant le droit à chaque discipline de pensée de conserver la soif de l'infini.

Quels que soient les prodigieux résultats auxquels nous sommes parvenus depuis deux siècles, nous pouvons encore regarder paisiblement toute notre civilisation comme un masque sculpté à partir du réel et lui répéter ce que Renan disait à Athéna : "Le monde, ô déesse, est plus grand que tu ne le crois."

La connaissance plurielle : une évidence qui heurte douloureusement les mentalités, une étape indispensable.

Nous sommes, en apparence, très loin des problèmes et des réalités de la médecine et de son exercice: si nous voulons penser et dire la médecine, il nous faut bien sortir de ses limites, à la fois pour voir ce que sont ces limites et à quoi elles correspondent et aussi pour voir d'où viennent les problèmes d'aujourd'hui et où sont les perspectives de l'avenir. Il faut faire ces voyages, pour revenir "chez nous", dans le concret, sans nous enfermer psychologiquement et intellectuellement dans un domaine trop limité. Cet "enfermement" donnerait un aspect absolu à bien des réalités très relatives.

Or, justement, le médecin est sans cesse confronté au relatif et à l'absolu, en même temps.

Toutes les situations, les problèmes, dont on lui confie la responsabilité, sont relatifs. Santé et maladie elles mêmes sont des notions bien relatives. L'homme, chantier du médecin, ne sera jamais connu tout à fait, par le simple fait qu'on ne peut être à la fois sujet connaissant et objet de connaissance. **L'objectif et le plan de travail du médecin, ne seront jamais précis** pour une série de raisons différentes :

- La mort est inséparable de la vie : lutter contre la mort, qu'est ce que cela veut dire ?
- La maladie guérie, entraîne d'autres maladies-: plus nous guérissons les maladies de cause externe, plus les maladies dégénératives prolifèrent et s'aggravent à tel point qu'on peut caricaturer la situation médicale des pays développés en disant que nous fabriquons, à grands frais, des dizaines de milliers de vieillards déments.
- Le plan de la vie humaine ne peut être dessiné de telle manière que le médecin se mette à son service: ce plan varie énormément selon les individus et la pire des erreurs et des horreurs serait de concevoir un plan général qu'on appliquerait à tous, même avec des variantes.
- De plus en plus, la médecine sera liée aux situations économiques et sociales : que le payeur soit l'individu ou la société, on ne peut appliquer un traitement qu'on ne peut payer.
- La croissance des besoins de santé est sans limite et dégénère en confort physique et moral, dès que les nécessités les plus criantes sont satisfaites....Les limites entre la médecine, les soins de beauté, le sport, les problèmes psychologiques, le traitement de l'environnement, les médicaments et les nourritures deviennent de plus en plus floues. En tout cela des synthèses prometteuses, sans doute,

mais un besoin de plus en plus fort de précision et de choix.

Car, tout cela bien vu et accepté, on demande au médecin, au milieu de cet environnement flou et indéfini, de se soumettre à des critères absolus : respect de la vie considérée comme sacrée, égalité de tous devant la maladie, respect de la liberté individuelle, responsabilité totale sans droit à l'erreur, assistance à personne en danger, etc..

Qu'il travaille en ville ou en milieu hospitalier, en général le médecin ressent donc un besoin urgent de clarté et de communication, en quatre directions différentes :

Tout d'abord, qu'on dise clairement quelle est la place de la médecine dans les fonctionnements de la société, donc dans ses structures et dans sa culture. Est ce une profession comme les autres ? Est ce un service national, comme l'éducation ou l'armée ? Est ce une profession libérale comme les avocats ou les notaires ? Les médecins doivent ils choisir individuellement leur mode de travail et de comportement ? Dans quelle mesure peuvent ils se grouper volontairement en association médicales exprimant un point de vue sur la médecine et son exercice ? Quelles ententes sont possibles avec d'autres associations, professions, groupements, collectivités locales. Pourquoi un médecin peut il travailler pour une compagnie d'assurances et pas avec un pharmacien ? Etc, etc... Il y a toute une série de réponses intelligentes à ces questions. Toutes ces réponses sont nuancées, toutes évitent le fond du problème : qu'est ce que la société attend de la médecine et qu'est ce qu'elle lui donne comme moyens d'action. On parle tantôt des attentes, tantôt des moyens, rarement des deux ensemble. Il en résulte qu'on s'est longuement lamenté sur la croissance des dépenses de santé : on ne dit pas que les dépenses consacrées à l'automobile croissent beaucoup plus vite. On considère cet accroissement comme un facteur de bonne santé de l'économie, tandis que les dépenses médicales sont considérées comme des charges et pourtant, elles sont intégrées dans le PNB, comme les autres. Que veut on à la fin ?

Quelle est l'évolution actuelle et possible de la profession médicale. Que doit on accepter, que peut on espérer à partir des ambiguïtés et des perspectives de la situation actuelle ?

Dire la médecine, enfin : il ne suffit pas de savoir, il faut pouvoir dire et communiquer et même enseigner. La parole de la médecine est actuellement complètement brouillée. Tout le monde en parle ou s'y réfère.

Entre la publicité pour les médicaments ou les yaourts, les discours politiques, les enquêtes des journalistes et les mouvements de l'opinion publique, les jugements des tribunaux, tout le monde parle de la médecine, sauf le corps des médecins, sauf l'Education Nationale. Dans l'affaire énorme suscitée par le sida consécutif aux transfusions sanguines, on a dit le droit, de façon bien curieuse, on a parlé politique avec les polémiques ordinaires, on n'a guère parlé de médecine et les médecins responsables en cette affaire semblent avoir agi davantage en fonctionnaires qu'en médecin... et on les a traités comme tels, c'est à dire comme irresponsables. Soulagement pour les individus, catastrophe pour la profession.

Quand un médecin parle de la médecine, c'est à titre individuel, et, souvent, en se confinant avec prudence dans sa spécialité, ou bien en se limitant à des généralités, à des exposés de problèmes : mais ce qu'on demande à un médecin ce sont des solutions et des actes précis et immédiats.

Dire la médecine n'est pas chose facile, ce qui explique les longs détours que nous prenons, à la fois pour situer la médecine dans la société et pour la distinguer des progrès de la science. Le public confond complètement les progrès de la science et ceux de la médecine, mais pas seulement le public : les prix Nobel de médecine sont plus souvent des scientifiques que des médecins.

Mais toutes ces questions ne sont pas vraiment des questions dramatiques : si on peut les poser, c'est à cause des progrès de la médecine et parce que la profession est prospère et respectée. Ce ne sont pas des questions "circonstanciennes", ce sont des questions de fond auxquelles nous devons avoir l'humilité de répondre en fonction des circonstances.

Quelles circonstances ? Toutes ces questions, tournent autour de l'Homme. Qu'est ce qu'un être humain ? Nous savons élever, soigner, utiliser une poule ou un veau et décider la date de leur mort. Autrefois, on disait que la providence ou le destin décidaient de la courbe de vie d'un homme et qu'il était interdit de l'abrèger : mais aujourd'hui, de plus en plus, on décide volontairement la naissance ou la mort d'un homme, en fonction de choix personnels à l'intérieur de la famille, en fonction d'investissements à l'intérieur de la nation. Cette tendance qu'on peut encore masquer ou refuser par un discours moral ou éthique, ira en s'accroissant et ce n'est pas la science qui nous dira ce qu'est un être humain. Pour la science, depuis Linné et Darwin, l'homme fait simplement partie du règne animal, embranchement des vertébrés, classe des mammifères, ordre des primates, famille des hominiens, genre homo, espèce homo sapiens.

Le premier travail à faire est donc un travail de fond : discerner l'activité et la pensée médicale et la distinguer socialement de celles d'autres professions, intérieurement par une conscience des objectifs et de la finalité.

La toute première étape nous semble être de **distinguer la médecine et la science en général** : leur association fut, est et sera immensément fructueuse, leur confusion n'est pas souhaitable et même dangereuse parce qu'elle donne le pouvoir de décision à l'opinion publique, c'est à dire au politique et au judiciaire, qui le confie à l'administration et à ses règlements et aussi parce que la tendance de la science est d'aller vers l'infiniment petit, toujours selon la règle de Descartes. Le médecin s'éloigne de l'homme, s'il reste à ce niveau : non seulement il place l'essentiel de son travail à côté de la réalité psychologique, mais le tout étant supérieur et différent de la somme des parties, la synthèse est de plus en plus lointaine et difficile, pour retrouver d'abord l'organisme, ensuite l'homme, l'homme que tout le monde a perdu et que la médecine ne peut retrouver seule, ni seulement par la science. **L'importance de ce problème est immense et primordiale**: nous fonctionnons toujours comme si la science et les sciences humaines qui se placent dans son sillage, pouvaient, un jour retrouver l'homme et expliquer la vie et la conscience. Peut être... Un jour... Mais nous ne pouvons pas attendre: ce serait répéter l'erreur des ennemis de Pasteur.

Les déistes, spiritualistes et autres "vitalistes" affirmaient que la vie était créée à part, que l'homme était créé à part des autres vivants et qu'on ne pouvait scruter la vie avec un microscope et que le corps humain était sacré, etc.. Plus brièvement, leurs adversaires, les "matérialistes", affirmaient que la matière expliquait tout et engendrait "spontanément" la vie.

Nous attendons toujours cette explication matérialiste, nous attendons toujours que les déistes nous expliquent le sens du monde et son fonctionnement. Pasteur a refusé d'attendre. Croyant personnellement, il n'était ni déiste ni matérialiste dans son laboratoire: il était libre ! Ce fut donc un chimiste qui découvrit le monde des microbes et inaugura un des plus grands progrès de la médecine. Nous en sommes toujours là : il ne suffit pas d'accepter que les sciences de la matière n'expliqueront peut être jamais ni le mystère de la vie, ni celui de l'homme, il nous faut penser ces problèmes autrement et maintenant, comme des problèmes en soi qui ne doivent pas être forcément confinés dans les laboratoires et soumis à un système de mesures inventé pour d'autres problèmes, qui ne "doivent pas attendre leur solution de la microbiologie ou de la physique. Aucun dogme ne doit entraver le travail : pas plus un dogme matérialiste ou scientifique, qu'un dogme religieux ou spiritualiste.

Aucun dogme : des critères, des normes, des repères, des axiomes.

Un dogme pourrait être d'affirmer l'existence égale de la vérité dans la nature et de la liberté dans l'homme, ce qui est un bien grand mystère (Mais tout part de là: régi par des instincts, l'homme serait un animal parmi les autres.) et notre morale serait d'accepter que nous ne savons pas grand chose et que chaque question résolue pose d'autres problèmes. NI s'agit de la formulation d'une expérience à partir d'un axiome, tout ce que l'humanité considère comme crime ou faute part de deux sources seulement : l'une est un jaillissement d'affirmations absolues à partir de preuves incomplètes ou subjectives, l'autre est l'affirmation "réaliste" que la vérité et la liberté n'existent pas, puisque personne n'atteint la vérité et que personne n'est vraiment libre.

On peut formuler quantité d'axiomes de ce genre, ils sont nombreux à être intéressants... pourvu qu'on ne les transforme pas en vérités prouvées par un discours qui confond le vraisemblable et le vrai, l'utile et l'absolu, les mots et la réalité.

Quant aux valeurs et à l'éthique, si les axiomes de base ne sont pas formulés, elles constituent le plus souvent un piège : on moralise volontiers ce qu'on refuse d'étudier et que l'on veut imposer sans explications à ceux qui aiment bien reposer leur cerveau en arrêtant de réfléchir. Parlons plutôt de normes, pour éviter ces confusions.

On peut accepter absolument une norme sans penser qu'il s'agit "d'un absolu, seulement d'une affirmation claire, évidente et incontournable pour le moment, une affirmation dont l'évidence engendre autour d'elle une nuée de problèmes passionnants et utiles.

Exemple : "Tu ne tueras pas!" Ou bien : "Un être humain n'a pas de prix."

Différence entre une norme et une valeur morale ?

La valeur morale prétend diriger et juger les comportements, la "norme", le "normal" est un repère à partir duquel nous nous posons les questions utiles pour déterminer notre comportement, nullement une prédétermination de notre comportement et de notre pensée. Au demeurant, le même livre qui raconte que Moïse édicta cette norme "à observer" : "Tu ne tueras pas", raconte aussi que Moïse fut un chef de guerre très sanguinaire, un adepte du génocide.

Loin des problèmes de la médecine?

nous sommes à la source de ces problèmes et cette source est lointaine car les problèmes qu'on demande à la médecine de résoudre sont des problèmes qui viennent de loin. Un des problèmes que nous affrontons tous plus ou moins, médecins, informaticiens, manoeuvres, chômeurs ou cadres supérieurs est : **la souffrance liée à l'effort de la connaissance.** Dans une large mesure, nous diminuons tous les jours la peine liée aux fatigues physiques, aux "travaux pénibles", mais nous remplaçons l'effort musculaire par un effort intellectuel et nous avons tendance à limiter la peine de l'effort intellectuel comme nous limitons celle de l'effort physique. Certes, la solution est "sportive" : pour un sportif -hors compétition commerciale- l'effort physique est joie et épanouissement et le travail intellectuel aussi peut être un jeu joyeux. Dans un cas comme dans l'autre, cela suppose une culture et des moyens : mais on ne pourra jamais réduire tout au jeu, il y aura toujours des moments de peine, par rapport auxquels le jeu sera désiré. Bergson disait bien que la science exigerait de nous "un supplément d'âme" : chaque jour, on supprime des postes "physiques", pour créer du travail intellectuel. Une peine diminue, une peine nouvelle apparaît et nous avons pensé que le "progrès" supprimerait toute peine. Alors s'installe l'effet pervers : autrefois, la faiblesse physique et la pauvreté matérielle étaient objet d'exploitation par les plus forts, aujourd'hui la faiblesse psychique et l'ignorance sont l'espace libre de nos requins modernes, le champ fertile des réussites immédiates et chèrement payées.

Seuls les imbéciles s'imaginent que le travail intellectuel n'est pas fatigant et pourtant ils le craignent. Ce n'est pas la même fatigue que le travail physique, c'est plutôt pire : c'est une fatigue nerveuse, une tension intérieure et un déséquilibre qu'il faut sans cesse maîtriser, comme un vertige et une souffrance à la fois. Il y a une fatigue dans le travail intellectuel, il y a une souffrance dans la fatigue physique, mais

on peut dire que la souffrance est l'élément dominant dans la fatigue du travail intellectuel comme la fatigue est l'élément dominant dans la peine du travail physique.

On évite de sortir des sentiers battus pour éviter cette souffrance qui se multiplie par la difficulté de communiquer. On recherche aussi, physiquement et intellectuellement, la force de l'habitude qui augmente le rendement immédiat. On évite enfin de sortir des idées reçues pour éviter l'angoisse d'avoir à affronter l'inconnu, angoisse affective. On craint enfin l'état de faiblesse et de fragilité qui résulte d'une réflexion trop intense.

Toutes ces craintes se transposent, presque directement, sur le plan social : **la société craint ce dont l'homme a peur et la peur de l'homme redouble parce qu'il n'ose pas affronter la société et qu'il ne sait pas que la société lui renvoie ses propres peurs.** Il en résulte, ce que nous avons étudié dans "blocages-marécages-voyages" : la réflexion est classée comme utopique et annulée ou refoulée par les filtres sociaux : la peur, l'inculture, le bruit ambiant.

Il ne sert à rien de prédire les catastrophes : société et individus la refusent pour les mêmes raisons qu'elles refusent tout discours nouveau.

Rien à faire : tout discours direct, toute preuve globale sont inutiles : il faut séduire, négocier, agir localement et présenter des exemples limités, mais l'humilité et la modestie de ces actions doivent être guidées par une pensée globale, audacieuse et libre. Tel est le management du management, telle est la pensée du scientifique enfermé dans son laboratoire : il pense à l'univers, il étudie un tibia fossile, il propose une conclusion strictement limitée au tyrannosaure. Mais à partir de cette "communication" infiniment modeste, les relations de cause à effet se mettent en marche toutes seules et rien ne peut plus arrêter le changement des mentalités : cent ans plus tard, tout le monde pense autrement l'histoire du monde et de l'espèce humaine...et les esprits peuvent accueillir et traiter de nouvelles informations. Rapprochons cela d'un autre type d'information : la découverte de l'Amérique.

Cuvier et ses successeurs étudient les fossiles : tout doucement, on doit accepter les conséquences de ces toutes petites découvertes, qui ne bouleversent en rien la vie quotidienne, qui ne heurtent directement aucun principe essentiel, et les mentalités changent.

Christophe Colomb découvre un monde nouveau, avec des peuples nouveaux, des civilisations nouvelles : c'est trop ! Au fond, la découverte n'est pas acceptée : on va essayer de classer tout cela avec nos vieilles catégories, avec nos habitudes, ce qui donne quelques aphorismes :

- On l'a découvert : donc cela nous appartient.

- Ils sont différents de nous : ou bien ils se trompent, ou bien nous nous trompons, ou bien nous avons beaucoup à apprendre.

Apprendre ? Sortir d'un coup de la routine de nos pensées habituelles ? Impossible et inutile, puisque la découverte et la conquête prouvent que nous leurs sommes supérieurs : donc, ils se trompent, ou bien il faudra tout remettre en question.

Un tibia fossile change les mentalités, ouvre les esprits ; un continent nouveau durcit les mentalités, ferme les esprits, engendre le fanatisme le plus stupide.

Or, derrière les problèmes de la médecine et de quelques autres professions, il apparaît tout un continent nouveau: celui de la connaissance plurielle. Nous avons fini d'explorer la surface de la terre, nous ne pouvons encore pas vraiment nous lancer dans la galaxie. Les nouveaux mondes qui nous apparaissent sont ceux que nous découvrons avec nos microscopes, nos calculatrices : les nouveaux mondes sont ceux des connaissances nouvelles, théoriques et pratiques.

Le monde que nous avons découvert depuis cent cinquante ans, c'est celui que la science nous a fait découvrir et nous permet d'habiter. "La" science ? Non, "une science", une science qui a fonctionné

comme une maîtresse de toutes les connaissances, prenant la place d'une théologie totalitaire. Or nous devons maintenant aborder des problèmes essentiels qui ne sont pas scientifiques et que la science ne peut résoudre et ne peut même pas aborder en certains cas, et nous n'avons pas l'intention de nous priver de cette science qui nous a tant donné : nous allons aborder un monde nouveau, qui ne sera pas régi par une connaissance royale qui régirait toutes les autres, mais par une pluralité de connaissances dont l'indépendance, l'interdépendance et l'harmonie seront le vrai problème. Ce monde, Socius lui a donné un nom : c'est le monde de la connaissance plurielle.

Ce monde, nous ne l'avons pas inventé : nous le regardons, là, devant nous, un peu plus proche chaque jour et nous craignons que les réactions devant cette nouveauté soient terriblement négatives au premier abord. On les voit déjà s'amorcer : prolifération des sectes, recours à l'astrologie, aux thérapeutes de bazar, intégrismes divers, diktats économiques, apologie du libéralisme et de la grande entreprise, discours humanistes et démocratiques dont l'hypocrisie remplace fort bien les sermons des missionnaires de l'Amérique, mirages impérialistes du "nouvel ordre mondial", de l'Europe ou de la sphère de prospérité asiatique, promesses de paradis techniques qui valent bien le sacrifice de quelques peuples et de quelques banlieues, abus de la drogue et des divertissements faciles et facilement commercialisés, etc..

Quand on pense que le chiffre d'affaires de l'astrologie en France se chiffre en milliards, que l'Eglise de la Scientologie compte dix millions d'adeptes, que les cartels de la drogue sont une puissance financière égale à celle d'un grand Etat moderne, on peut mesurer ce que signifie la découverte de ce continent ignoré et on comprend, sans les approuver, les résistances institutionnelles à toutes ces nouveautés qui s'annoncent dans les têtes des hommes.

Le choix de la connaissance plurielle.

Nous devons donc choisir.

Soit, refuser la découverte, assimiler ce qui est nouveau à ce dont nous avons l'habitude, durcir notre attitude "moniste", croire que la pluralité de nos connaissances n'est qu'une fragmentation provisoire, un signe d'inachèvement et qu'elles vont toutes se rejoindre un jour dans un ensemble au sein duquel, la Science sera souveraine, par son antériorité, par ses méthodes, par l'abondance et l'utilité de ses inventions.

Soit, accepter que la pluralité de nos connaissances ait une signification - même provisoire- et que, par relations, autonomies et limites, se dessine une Forme de la connaissance et du savoir. Forme intellectuelle, non figurative, au sein de laquelle chaque discipline est maîtresse en son domaine et communique avec les autres, d'égal à égal.

Forme qui a un sens, qui fonde ou situe les valeurs.

Forme qui nous donne une vision du monde, une nouvelle vision, donc un nouveau monde, dans lequel nous pouvons espérer résoudre ce qui est nouveau dans les questions qui se posent à nous.

Forme qui est un moyen d'accès rationnel à la globalité, donc à des expressions partielles, mais ouvertes, de la finalité, ou des finalités.

Forme qui permet de formuler des hypothèses nouvelles sans violence.

GROUPE SOCIUS
16 rue Troyon
92316 SEVRES CEDEX
Tel : 01 45.34.79.96 - Fax : 01 45.34.79.89

